



THÉÂTRE
DE LIÈGE



© Noémie della Faille

J'AI UNE ÉPÉE

Léa Drouet

Du mercredi 13 au vendredi 15 décembre

SALLE DE LA GRANDE MAIN



45'

***J'ai une épée* enquête sur l'enfance, sur les imageries qui l'asphyxient ou celles qui lui laissent la place pour se mouvoir et respirer.**

Ici sont notamment interrogées les institutions supposées protéger, former, encadrer et... corriger, à commencer par celle de l'éducation nationale. Léa Drouet passe au crible les mécanismes de "l'école républicaine", la tension entre mythe et réalité et les effets concrets que produit cette "structure schizophrénique" sur le corps et les affects des enfants. Nous sommes emmenés dans un récit inspiré de plusieurs faits divers impliquant des enfants ou des jeunes, détachés des traitements médiatiques, politiques et policiers qui les étouffent. Cette pièce, composée par la performeuse et la philosophe-dramaturge Camille Louis, au croisement de l'enquête et de la fiction, se combine avec des histoires de monstres et de bravoure inspirées par celles que Léa Drouet et sa fille se racontent entre elles. Sur les compositions toujours inattendues du musicien Èlg, cette création se présente comme une sorte de féerie documentaire, où la brutalité du réel se trouve fissurée par les poches de possibles que les artistes veillent à accueillir sur un plateau pailleté multifonctionnel.



INTENTIONS

Si *Violences*, sa précédente création, contribuait, depuis la scène artistique, à l'action que d'autres mènent sur le plan juridique et politique, afin que l'histoire de la petite Mawda et de ses parents ne soit pas ensevelie et afin que les victimes soient nommées et reconnues, *J'ai une épée* souhaite s'approcher de l'enfance en passant par de toutes autres catégories que celles – si souvent usitées quand il s'agit des « plus petits » – de victimes, de vulnérables, d'à protéger... Faire ce pas de plus en direction de l'enfance ne permet pas pour autant d'y trouver d'emblée la manière juste et ajustée d'approcher l'enfance. Car ce que l'on trouve d'abord et qui constitue comme le revers d'une pièce de monnaie qu'on continue de jouer depuis longtemps, c'est, au dos de « l'enfant à sauver », l'image de « l'enfant à corriger, éduquer, former ». Au verso du « petit ange innocent », on trouve bien souvent le danger du petit délinquant qui, si l'on ne « cadre pas bien » le premier risque toujours de faire irruption. Ici, l'enfant n'est plus mignon mais terrorisant, porteur d'une terrible puissance de déconstruction, de dérèglement, de tremblement des fondations qui effraient les « grands », leurs avancées solides et leurs progrès assurés... L'enfant devient la menace première de toute une civilisation qui, pour s'en défier, le fabrique en objet d'un amour inconditionné voire... dévorant.

Mais dans la gueule du monstre, il est toujours possible de trouver une épée...

Dans cette pièce, Léa Drouet poursuit son travail de déchiffrement des imageries établies comme son engagement dans la recherche des lignes obliques le long desquelles des singularités, mineures et minorisées, se façonnent à l'abri des regards et en résistant à l'étouffement des représentations. Elle n'entend pas représenter l'enfance autrement mais commence plutôt par observer et interroger les mécanismes par lesquels notre civilisation, en effet, « cadre » l'enfant, au double sens de la fabrique des images et des comportements.

Depuis longtemps, sans doute depuis le tout début du temps des narrations, « on » parle des enfants. Enfants sacrifié-es, victimes, à sauver, à protéger; enfants délinquant-es, déviant-es, à redresser, éduquer, former... Et, en parallèle, on condamne et on a condamné, dès lors qu'on l'a nommé, une forme de vie qu'on a fait passer en objet : infans signifie, en latin, celui qui ne parle pas.

Plutôt que de s'intéresser à cet objet « enfant » en voulant le faire parler; plutôt que de vouloir parler de, parler pour qui constitue trop souvent un parler sans les enfants, la metteuse en scène prend le chemin inverse : elle se désintéresse, se détourne du point chaud à révéler et se met non pas à regarder les enfants mais peut-être à regarder depuis eux.

Quelles sont les structures qui, placées tout autour de l'enfant pour s'en occuper, finissent par occuper sa place en la façonnant à partir de grilles de lecture établies et héritées? Comment, par une sorte d'effet de looping angoissant, l'image que les institutions en charge des enfants (éducation nationale, foyer d'accueil, justice des mineurs, PJJ...) se font d'eux, finit par être la seule forme d'existence dans laquelle ils doivent entrer? Et qu'est ce qui parvient parfois à se composer « juste à côté »? Non pas au revers, non pas du « bon côté » que l'artiste sauveuse prétendrait trouver dans le projet, mais bien sur les bords invisibles, les périphéries non évidentes, improbables, échappantes... là, « juste à côté » des enfants plus ou moins grands agissent et agitent, en faisant trembler, les représentations, les cadres et les cadrages. Ces zones indiscernables ne seront pas « montrées » par la pièce mais elles se dessineront dans le pli des représentations que *J'ai une épée* fera se succéder en les considérant non comme des surfaces plates et à deux faces seulement, mais comme des mondes sensibles fait de strates multiples, de bords et débords. Des mondes à éprouver pour se rappeler, par l'expérience, que les structures qui font notre société sont aussi des artefacts fragiles, questionnables et qu'il n'est peut être pas si mal de voir un peu trembler...

ENTRETIEN AVEC LÉA DROUET ET CAMILLE LOUIS

Sylvia Botella – Dans le sillage de *Violences* présenté au Kunstenfestivaldesarts en 2021, *J'ai une épée* souhaite s'approcher de l'enfance de manière juste et ajustée en évitant les catégorisations, les « fixités malheureuses » : « l'enfant à sauver », « l'enfant à corriger, éduquer, former ». Comment y parvenez-vous ?

Léa Drouet – Parler de « l'enfant » en soi peut l'enfermer dans l'une des « fixités malheureuses ». La nomination est performative : ça fait quelque chose, ça agit sur le monde. Alors que l'enfance persiste, nous naturalisons cette période de la vie humaine qui va de la naissance à la puberté. Nous la mettons en dehors de nous. Nous en faisons une figure « séparée ». À l'inverse, nous n'arrêtons aucune image sur le sujet « enfant » dans *J'ai une épée*. En examinant les institutions qui encadrent l'accueil et / ou l'éducation des enfants, nous évitons de faire de l'enfance un sujet d'étude. L'image reste mobile.

Camille Louis – De fait, les institutions encadrantes ciblent et identifient précisément ce qu'est l'enfance, en fixant ses début et fin. Dès lors, quels en sont les effets ? Il ne s'agit pas ici d'analyser et d'interpréter les méfaits. Ou de recourir à une forme d'objectivation de « l'enfant ». Notre recherche a pour but de regarder : ce que nous fait faire l'enfance. À quoi renvoie-t-elle ? En ce sens, la question importante est : comment les enfants agissent et agitent le cadrage institutionnel actuel ? J'ai le sentiment que tout l'enjeu de notre travail consiste à maintenir la tension qui existe entre les mécanismes des violences institutionnelles et ce qu'inventent les enfants pour les traiter, individuellement et collectivement. Nous accordons ainsi une grande importance aux endroits où ça vrille, où ça tremble. Nous avons à coeur de ne pas faire des enfants, des enfants héros·ines et / ou justicier·ères. Comment se débrouillent-ils ?

Vous avez mené une enquête sensible à travers plusieurs histoires d'enfants réelles, à travers les histoires de monstres que se raconte, Léa, votre fille de 4 ans et demi, à travers et surtout en étant traversées par les enfants. Pouvez-vous nous dire quelques mots à ce sujet ?

LD – À l'exception de Marseille où nous sommes allées rencontrer les élèves du Lycée polyvalent Denis Diderot dans les quartiers nord, nous n'avons pas foulé physiquement les terrains. Pour bon nombre de raisons et surtout, parce que je voulais éviter toute forme de fixation objective, voire d'extractivisme. Dans *J'ai une épée*, je m'appuie notamment sur le travail d'investigation qu'a mené le journaliste de *Médiapart* François Bonnet sur plusieurs cas d'enfants suspecté·es « d'apologie du terrorisme » et visé·es par des enquêtes policières. L'un de nos terrains est celui de la fabulation.

CL – Un choix fondamental, puisque la fabulation, c'est partir du réel mais en l'étirant vers les possibles, en l'exagérant dans les deux sens. Ajoutons que notre terrain principal est celui de la question des représentations. Le traitement médiatique des faits se révèle à nous, à la faveur d'une série d'imageries produites. Quelles sont-elles ? Que font-elles à nos esprits, communément ? Comment constituent-elles un terrain ? Quoi qu'il en soit, nous devons fouler ce terrain, mais autrement.

Quel est votre procédé d'écriture ? Quel corps textuel se dessine-t-il ?

LD – Je me suis longuement interrogée sur le registre d'énonciation. Il y a quelque chose du tracé et du dessin d'enfant. J'ai retrouvé l'un de mes dessins datant de l'école maternelle : j'y représente de manière très fantasmée ma maîtresse. Elle porte une couronne. Il n'est pas rare que les enfants représentent les figures d'autorité sous les traits d'un roi ou d'une reine bienfaisant·e. J'ai le sentiment que c'est ce que je recherche lorsque j'écris : une succession de petites images marquantes, parlantes.

CL – Dans le dessin, il y a des trous, des perspectives. Léa construit constamment des scènes de vision faites d'images objectives et d'images fabulées.

LD – C'est ce que permet le dessin : faire coexister les contraires, des utopies et des petites scènes cruelles, des temporalités et des lieux extrêmement différents. Sans doute y a-t-il des traits propres à la peinture de Jérôme Bosch, dans le fait de dessiner une petite scène ici, une petite scène là, une petite scène là-bas. Mieux, elles rappellent l'autodéfense enfantine qui, l'espace d'un instant, permet à l'enfant de fuir une situation en recourant à l'imagination. J'ai une épée repose sur un imaginaire du tracé et de la trace.

CL – Dans son écriture, Léa réunit deux situations et en fait un dessin sensible performatif, cherchant toujours la contradiction, la complexité. Ce qui est remarquable, c'est sa capacité à redessiner des situations trashes dans une scénographie pailletée. Et ainsi, contrecarrer les attendus dans une féerie documentaire, toute en reliefs.

Dans *J'ai une épée*, quels sont les points de fuite pour ouvrir d'autres horizons ?

CL – Il s'agit ici de mettre en avant la nécessité d'une compréhension : tout n'est pas donné à voir. Nous regardons quelqu'une qui regarde quelque part. Seul « ce quelque part » nous semble à même de laisser toute la place aux regardant-es et fonder une critique. Et surtout, mettre au jour des possibles. Ainsi, nous regardons moins l'enfant que nous nous intéressons à ce qu'il regarde.

LD – Le point de fuite est l'une des formes de l'autodéfense enfantine. Soudain, l'enfant fait un dessin dans les plis du tapis ou regarde par la fenêtre, et s'échappe ainsi l'espace d'un instant. Ce sont des mécanismes d'autodéfense auxquels je recours moi-même parfois. J'y vois la persistance de l'enfance dans l'âge adulte.

Comment les mondes d'enfants font-ils trembler le nôtre ?

LD – Dans *J'ai une épée*, nous (re)visitons des scènes contemporaines qui mettent en situation des enfants, tout en essayant de faire persister la part de notre enfance dans le regard que nous posons sur elles. Qu'est-ce que je convoque de cette période de la vie qui persiste en chacun-e de nous ? J'aimerais que les spectateur-ices expérimentent directement les mécanismes de l'autodéfense enfantine dans les scènes étouffantes – surveillance, punition – qui peuvent rappeler les heures sombres du fascisme. Le psychanalyste et philosophe Bertrand Ogilvie – qui a écrit notamment *La légende dorée de l'école émancipée* – dit que nous craignons l'enfant parce qu'il peut déconstruire tout ce qui nous est commun. Dit autrement, l'enfant fait constamment trembler ce que nous avons construit en commun et que nous pensons faire tenir. Faire persister son enfance en soi, c'est remettre en question l'ordre établi.

CL – L'enfant nous rappelle constamment l'artificialité de nos structures. Face aux diverses assignations et au martèlement du « il n'y a pas d'alternative », l'enfant incarne l'irrévérence et la confiance dans les commencements.

**Entretien réalisé par Sylvia Botella
pour Kunstenfestivaldesarts et le Théâtre National Wallonie-Bruxelles.**





**LÉA DROUET,
METTEUSE EN SCÈNE, INTERPRÈTE**

Léa Drouet est metteuse en scène. Elle est installée et travaille à Bruxelles depuis 2010. Son travail prend différentes formes et circule entre l'installation, le théâtre et la performance. Elle fonde VAIS-SEAU en 2014, une structure de production qui tente de s'adapter aux différentes propositions, aux différents formats expérimentés et ceux encore à venir. Malgré la diversité des formes proposées, on perçoit son intérêt constant pour certaines questions. Comment peut-on faire basculer des problématiques des sciences humaines dans le régime du sensible, du sonore, du corporel et de la matière? Comment partager des expériences esthétiques qui traduisent différentes problématiques politiques et sociales. Proche de la scène musicale expérimentale bruxelloise, elle collabore avec divers musiciens. Elle s'entoure aussi d'artistes au croisement de plusieurs pratiques.

O&, présenté au Festival XS du Théâtre National se crée en collaboration avec Clément Vercelletto, rassemblant un ensemble de vingt performeurs pour un concert de magnétophone cassettes. Plusieurs versions de cette choralité spatialisée seront déclinées par la suite à l'invitation du Kunstenfestivaldesarts dans la Gare de Bruxelles-Congrès (*Derailment*, 2015) ou au Palais de Tokyo pour l'événement Indiscipline. *Mais au lieu du péril croît aussi ce qui sauve* est présenté au skatepark des Brigittines dans le cadre du lancement du Kunstenfestivaldesarts en 2016. L'événement s'est construit en collaboration avec les utilisateurs du skatepark autour de la notion de prise de risque et de l'accident. Il rassemble des entretiens avec trois jeunes skateurs autour de leurs blessures et de leur rapport au risque, et l'installation d'un cercle de feu dans lequel les skateurs tentaient des figures périlleuses en public.

Elle est invitée par Camille Louis (philosophe et dramaturge, membre du collectif kompost) à Athènes dans le cadre de la nuit de l'esthétique organisée par le Goethe Institut et l'Institut Français en mai 2017. Elle travaille à cette occasion sur une installation performance sous forme de jeu libre intitulé *Squiggle*, une situation conversationnelle verbale et sculpturale dans l'espace public.

Elle présente *Boundary Games*, pièce pour six performeurs en 2018 au Kunstenfestivaldesarts, au Théâtre des Amandiers à Nanterre puis au festival Actoral. Cette forme scénique proposait au public une expérience spatiale et sonore de composition et de décomposition des ensembles en faisant varier les situations liées aux organisations ou aux dynamiques des groupes.

Dans la continuité du projet, elle mène des ateliers dans la maison d'arrêt des Hauts de Seine puis au MAC VAL. À l'automne 2019, elle crée *Les Hostilités* pour l'Objet des mots (Festival Actoral et SACD). Écrite par Adeline Rosenstein, fruit d'une collaboration transdisciplinaire avec Adeline Rosenstein, la pièce aborde la question de la violence et de ses formes contemporaines. Au croisement de l'installation scénique, sonore et textuelle, *Les Hostilités* ne propose pas une définition de « la violence » mais bien l'une des strates d'expression de cette complexe réalité métamorphique.

En juin 2020, Léa Drouet devient la nouvelle coordinatrice artistique théâtre de l'Atelier 210 à Bruxelles. Elle crée en septembre 2020, la pièce *Violences* (Festival Actoral, NanterreAmandiers, Kunstenfestivaldesarts, Charleroi danse).

Léa tente le rapprochement entre deux histoires affectivement proches mais tenues à distance par la Grande Histoire qui organise froidement les narrations permettant que des événements comptent et d'autres pas ; que des vies comptent et que d'autres demeurent incomptées et incomptables.

Enfin dans sa dernière création *J'ai une épée* (mai 2023), Léa Drouet poursuit son travail de déchiffrage des imageries établies comme son engagement dans la recherche des lignes obliques le long desquelles des singularités, mineures et minorisées, se façonnent à l'abri des regards et en résistant à l'étouffement des représentations. Elle n'entend pas représenter l'enfance autrement mais commence plutôt par observer et interroger les mécanismes par lesquels notre civilisation, en effet, « cadre » l'enfant, au double sens de la fabrique des images et des comportements.

Bord de scène le mercredi 13 après la représentation

COPRODUCTION

Textes et mise en scène Léa Drouet

Avec Léa Drouet

Textes et dramaturgie Camille Louis

Scénographie Élodie Dauguet

Composition musicale Èlg

Lumières Nicolas Olivier

Costumes Eugénie Poste

Régie générale François Bodeux

Régie plateau Stéphanie Denoiseux

Régie son Jeison Pardo Rojas

Assistanat à la mise en scène Marion Menan

Développement production et diffusion France Morin, ama brussels

Production Théâtre National Wallonie-Bruxelles, Vaisseau asbl

Coproduction Maillon / Théâtre de Strasbourg Scène européenne, Kunstenfestivaldesarts, Printemps des Comédiens / Montpellier, Théâtre de Liège, Mars Mons Arts de la scène, Centre Culturel André Malraux / Scène Nationale de Vandœuvre-lès-Nancy, NEXT Arts Festival, Le Phénix / Scène Nationale de Valenciennes, La Coop asbl, Shelter Prod

Aide Fédération Wallonie-Bruxelles Théâtre/ Danse

Soutien Kunstencentrum Buda, La Bellone / Maison du Spectacle, ING, Tax Shelter du gouvernement fédéral de Belgique

Léa Drouet est accueillie en compagnonnage au Théâtre de Liège (2024-2028).



© SimonLoiseau

Téléchargez l'application du Théâtre de Liège !

Elle permet de :

- découvrir la programmation complète du Théâtre
- réserver rapidement les tickets de spectacle
- centraliser les billets, l'agenda théâtral et les coups de cœurs
- bénéficier du contenu additionnel et des offres exclusives
- réduire au maximum les impressions des tickets, dans un souci écologique et sanitaire

[App Store](#)

[Google Play Store](#)

Support by le Club des Entreprises Partenaires



Ont acquis des sièges dans la salle de la Grande Main

ART CONSULT | ASSAR ARCHITECTS | ACDLEC SPRL - MUSIQUE EN MOUVEMENT | AVOCATS 109 | BANQUE TRIODOS | BUREAU D'ÉTUDES GREISCH | BUREAU D'ÉTUDES ÉCORCE | CARACAS.COM | CECOFORMA | CHR DE LA CITADELLE | EYAKA CREATIVE WEB EXPERIENCE | DÉFENSO AVOCATS | ETHIAS | GINFO SPRL | GRE-LIÈGE | IDUP | IMMOVAL | IMPRIMERIE VERVINCKT | LA LUMIÈRE ASBL | LA PARENTHÈSE | LE JOURNAL LE SOIR | LES AMIS DU THÉÂTRE DE LIÈGE | LIBRAIRIE THALIE | LIÈGE AIRPORT | FRANÇOISE LOUIS PAQUAY | JACQUES LOUIS | MARTINE CONSTANT | MARTINE MINGUET | LAURENT MINGUET | MITHRA PHARMACEUTICALS | MNEMA, LA CITÉ MIROIR | MOSAL AVOCATS | MOURY CONSTRUCT | PAX LIBRAIRIE | RAMADA PLAZA LIÈGE | RTBF | RTC | SACD | SOCIÉTÉ LIBRE D'ÉMULATION | STUDIO OLIVIER DEBIE | TAQUET CLESSE VAN EECKHOUTTE AVOCATS | TECHNIFUTUR | TMN CONSULT | UNIVERSITÉ DE LIÈGE | VITRA | 4M

